COLLÉGE DE FRANCE. 5

COURS

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DES SCIENCES MÉDICALES*,

PAR

LE DOCTEUR CH. DAREMBERG.

PREMIÈRE LEÇON.

Messieurs,

L'histoire de la médecine, dans son acception la plus générale, est l'exposition critique et systématique du développement de la science et de l'art dans la succession des siècles, et chez les diverses nations. A cet exposé se rattachent naturellement l'étude des monumens littéraires, celle des institutions, enfin, la biographie des plus illustres maîtres de la science; il résulte de cette définition que l'histoire de la médecine peut très bien être divisée en histoire dogmatique et pratique, ou intrinsèque, et en histoire biographique et littéraire, ou extrinsèque.

Par cette seule manière de la considérer, je vous ai fait pressentir, Messieurs, l'étendue de l'histoire de la médecine, les recherches multipliées sur lesquelles elle s'appuie, les obstacles qu'elle doit vaincre, les obscurités qu'il lui faut pénétrer, les liens nombreux qui l'unissent à l'histoire générale, à la philosophie, à la littérature.

Peut-être, Messieurs, aurais-je dû vous dissimuler l'immensité de cette tâche, à laquelle ne répondent ni mes forces, ni mon talent, et qui me

* Avec l'autorisation de M. le Ministre de l'instruction publique.

si bien en évidence la témérité de mon entreprise ; cependant, j'ai cru qu'il convenait de vous laisser entrevoir les difficultés du sujet, pour exciter en vous, je ne dis pas une faveur à laquelle je n'ai nul droit de prétendre, mais une indulgence motivée, et un généreux soutien.

Heureux, si je ne me montre pas trop indigne de l'honneur qui m'est accordé de porter la parole au Collége royal de France où Goupil, Duret, Chartier, et, dans ces derniers temps, Bosquillon, ont laissé de glorieux souvenirs par leurs commentaires érudits sur les princes de la médecine ancienne ! Je m'efforcerai de marcher, au moins de loin, sur leurs traces, et de renouer ainsi, quoique faiblement, une tradition interrompue.

Il semble, Messieurs, qu'il soit superflu de parler de l'utilité de la science qu'on professe devant un auditoire dont la présence témoigne assez de l'intérêt qu'il porte à l'enseignement ; mais l'esprit de tous ne saurait être également préparé, et, parmi les personnes qui me font l'honneur de venir m'entendre, il en est peut-être quelques-unes dont la conviction dépendra de la valeur de mes démonstrations.

Eh ! pourquoi ne l'avouerai-je pas, je trouverai moi-même la preuve la plus solide de l'utilité de ce cours dans vos encouragemens, dans votre attention bienveillante ; comment aurais-je la prétention, pour ne pas dire la présomption orgueilleuse, de vous attirer et de vous retenir dans cette enceinte, si vous n'aviez l'espoir d'y trouver, à défaut d'une voix éloquente et de vues élevées, un certain nombre de documens qu'il serait trop long, et peut-être fastidieux pour vous, de chercher au milieu des ténèbres de l'histoire, documens qui pourront vous servir, soit dans l'étude de la science, soit dans l'exercice de l'art.

L'histoire de la médecine, comme la médecine elle-même, se résout en deux grandes questions : la théorie, ou la science proprement dite, et la pratique, ou l'art ; sous ce double rapport, les différentes époques de nos annales ne présentent pas le même degré d'intérêt ou d'utilité.

Si vous demandez à l'histoire de vous enseigner les procédés de l'esprit humain dans la recherche de la vérité, en ce qui touche l'homme sain ou malade ; si vous l'interrogez sur l'origine et sur l'essence des systèmes qui se sont succédé, ou dont l'existence a été simultanée ; si vous voulez savoir d'elle comment la science s'est développée, si elle a eu une marche toujours ascendante et progressive, ou si, au contraire, elle a eu des phases d'accroissement, d'arrêt, de décadence, et si elle a accompli des révolutions successives et de véritables périodes repassant tour à tour par les points qu'elle avait déjà parcourus, mais avec des modifications et des élémens

ajoutés ou retranchés, il n'est pas une époque qui ne fournisse de précieux renseignemens sur ces questions générales, pas une qui ne voie un ou plusieurs systèmes naître, grandir et tomber, pour faire place à un autre. Chacun de ces systèmes, après un certain laps de temps, reparaît dans la science avec une physionomie nouvelle, qu'il emprunte aux temps, aux lieux, aux circonstancs de toute nature, enfin aux hommes qui le font revivre, en croyant souvent le créer de toute pièce.

Les temps modernes ne sont qu'un reflet des temps antiques ; toutes les théories enfantées depuis que la médecine, cessant de croire sans examen à la parole du maître, a voulu rentrer dans l'observation de la nature, ne sont qu'une reproduction des théories qui ont eu cours aux différentes périodes de la médecine antique.

C'est ainsi que BROWN a eu pour précurseur THÉMISON ; que BROUSSAIS nous rappelle ERASISTRATE par ses théories, sinon par sa pratique ; la doctrine de BOERHAVE sur l'*erreur de lieux* est en quelque sorte une combinaison de celle d'ASPLÉPIADE et d'une partie de celle d'ERASISTRATE lui-même ; les *méthodistes* se montraient ardens défenseurs du solidisme, et l'on connaît les efforts de Galien pour constituer la médecine humorale, remise de nos jours en honneur sous une forme plus sévère, et tout expérimentale.

Qui ne voit, d'après cela, qu'il serait impossible d'avoir une connaissance, une compréhension complète d'un système, d'une doctrine, d'une théorie, si on ne les étudie historiquement, si on n'en recherche les racines plus ou moins profondes, et cachées souvent dans la plus haute antiquité, si on ne prend en considération les épreuves que les siècles leur ont fait subir dans le sens de l'erreur ou dans celui de la vérité ?

« La science, comme le dit très bien Cabanis, ressemble à un voyageur » curieux qui, sur sa route, recueillant tout ce qui l'intéresse, voit se » grossir à chaque instant son bagage et se trouve fréquemment forcé » d'en faire l'examen, soit pour se débarrasser des objets inutiles ou qui » font double emploi, soit pour disposer dans un meilleur ordre ceux » dont il ne peut se détacher, afin que leur transport ou leur emploi » devienne plus facile et plus commode. »

D'ailleurs, Messieurs, si une réforme en médecine est jamais tentée sérieusement, elle ne peut s'effectuer qu'avec le secours de l'histoire ; nous ne saurions, en effet, avoir la prétention de posséder seuls tous les faits et toutes les idées qui constituent la science ; il faut les rassembler d'aussi loin qu'on les voit apparaître, les soumettre à une critique judicieuse et les réunir en un système complet.

Quand on lit avec quelque attention les paroles qui servent d'intro-

duction l'ouvrage encyclopédique de Celse, ce médecin romain, si indépendant, si exempt de préjugés, on est frappé de la grande ressemblance qui existe entre l'état de la médecine au Ier et au XIXe siécle.

Comme de nos jours, il y avait alors une lutte acharnée entre la théorie et la pratique; comme de nos jours, les rationalistes et les empiriques, se calomniant les uns les autres, livraient à la dérision et au mépris du vulgaire le sanctuaire de la science.

On s'expliquera facilement cette ressemblance de deux époques distinctes; les mêmes causes produisent les mêmes effets. Au temps de Celse, aucun système n'avait la primauté : empirisme, dogmatisme, méthodisme, pathologie humorale, solidisme, étaient en présence dans une complète anarchie; il fallut, pour opérer la fusion des uns et des autres, le vaste système synthétique de Galien, prodigieux génie qui, à lui seul, résume la science qui le précède, et contient en germe toute celle qui doit le suivre.

De même, la médecine moderne, après s'être, depuis Paracelse, manifestée par des tendances diverses qui se résument dans le matérialisme et le dynamisme, cherche, mais sans une règle bien positive, à réunir ce qui a été séparé et à rétablir ainsi l'unité organique de la science. De là ce désordre dans la littérature médicale, désordre qui s'accroît de jour en jour; de là ces plaintes universelles, ces contradictions incessantes dans les méthodes et dans les principes; de là ces efforts plus ou moins fructueux pour trouver un point d'appui au milieu des débris de systèmes amoncelés par plusieurs siècles.

Nous sommes à une époque de crise, comme disent les Allemands; espérons qu'il en naîtra une formation nouvelle et durable, et qu'une main puissante fera rentrer la médecine dans la seule voie de salut qui lui soit ouverte, en opérant la fusion des méthodes anciennes et des méthodes nouvelles dans un éclectisme vraiment scientifique.

Serons-nous assez heureux pour voir ce Messie tant souhaité? Ayons confiance en l'avenir; et, dans le présent, apportons chacun notre petite pierre pour le nouveau temple de la science.

L'histoire, je ne saurais trop le répéter, Messieurs, peut seule éclairer ce chaos; seule elle a le droit et le pouvoir d'examiner chaque doctrine dans ce qu'elles ont de particulier, et au point de vue général de l'unité de la médecine; seule elle peut fixer leur place dans la série des efforts et des tendances scientifiques.

N'est-ce point d'ailleurs en résumant historiquement et d'une manière systématique les travaux de ses prédécesseurs, que Galien a pu former un ensemble qui a résisté à quinze siècles, et dont quelques parties sont

encore debout et demeureront tant qu'il y aura une saine médecine?

Hippocrate lui-même, qu'on a si longtemps considéré comme le père de la science, en est plutôt le premier réformateur, parce qu'il en a été le premier historien.

L'histoire de la médecine, loin d'être un objet secondaire, doit donc devenir une étude de première nécessité, car elle est, on peut l'affirmer, comme celle de la philosophie, la science elle-même diversement manifestée et interprêtée suivant les époques.

Il est encore d'autres raisons qui militent en faveur de l'utilité scientifique de l'histoire de la médecine; je ne ferai que les indiquer, leur développement m'entraînerait trop loin.

Considérée dans sa véritable signification, et non plus comme un simple catalogue de noms propres et de titres d'ouvrages, notre histoire se rattache à celle du développement de l'esprit humain et de la civilisation. Sans cesse en présence des doctrines philosophiques, elle en reçoit une influence fâcheuse ou salutaire, transitoire ou durable, ou bien, à son tour, elle leur imprime une direction particulière et caractéristique.

Ainsi, pour ne parler que des anciens, on trouve dans la collection hippocratique de précieux documens pouvant servir à l'étude des premières écoles philosophiques; quelques parties des œuvres de Platon, *le Timée* surtout, ne sauraient être bien comprises si on ne les compare avec les écrits du médecin de Cos; il en est de même pour Aristote; les écrits de Galien jettent aussi une vive lumière sur plusieurs ouvrages de ces deux écrivains.

J'ai montré ailleurs de quelles ressources pouvait être pour l'histoire de la philosophie l'étude des œuvres du médecin de Pergame; j'établirai dans un travail spécial que certains écrits des pères grecs et latins doivent être commentés à l'aide de connaissances puisées dans les ouvrages de médecins grecs.

Enfin, l'étude de la pathologie ethnographique et de l'hygiène publique rattache l'histoire de la médecine à l'histoire même de l'humanité, et rend compte, dans l'état civil ou politique, de dispositions législatives et de particularités inexplicables sans cette considération.

Savoir quelle a été la constitution primitive d'un peuple, découvrir quelles influences ont pu modifier cette constitution; reconnaître à quelles affections il a été le plus exposé et pour quelles causes; déterminer si l'homme s'est affaibli d'une manière générale, ou s'il présente sous ce rapport des phases successives et une sorte d'équilibre suivant les temps, les lieux et les races; essayer une statistique de la maladie et de la mortalité; rechercher enfin si certaines affections et certains remèdes ne sont

pas propres à certains climats ; voilà, si je ne me trompe, une série de problèmes des plus intéressans, et pour ainsi parler, nouveaux dans l'histoire de la médecine.

Ai-je besoin de le dire ? L'histoire agrandit, fortifie l'esprit; elle habitue le médecin à juger par lui-même, le reporte vers des conceptions générales, lui donne la mesure des théories qu'on lui présente, le défend contre les erreurs déjà jugées par l'expérience des siècles, lui inspire la tolérance, compagne inséparable du vrai savoir, lui fait connaître les grands noms et les grandes idées, dont il retrouve incessamment les traces mêlées aux objets de ses études journalières.

A l'aide de l'histoire, le médecin contemple la pensée s'exerçant sur les problèmes les plus élevés, les résolvant dans des sens divers, mais laissant toujours à l'avenir quelques vérités durables qui consacrent la perpétuité, l'unité fondamentale de la médecine, en même temps qu'elles donnent une foi sincère et légitime en son efficacité.

Enfin, Messieurs, la médecine est un héritage; si nous savons quelque chose, nous le devons autant à nos devanciers qu'à nous-mêmes ; il n'y a point de prescription pour la vérité, non plus que pour la reconnaissance. Ne nous montrons donc point légataires ignorans ou ingrats, et n'usons point de connaissances qui nous ont été transmises, pour la plupart, comme d'un fonds que nous aurions acquis par nos propres forces,

Mais je vous entends déjà, Messieurs, me demander compte du temps que je réclame de vous en faveur de l'histoire ; je vous entends me dire : en serai-je médecin plus habile ? acquerrai-je plus de ressources contre les maladies qui se présenteront à mon observation ? trouverai-je dans les anciens plus d'élémens de diagnostic que dans nos excellens traités ? en un mot, l'histoire a-t-elle une utilité pratique positive ?

C'est qu'en effet, Messieurs, ce grand mot de pratique absorbe tous les esprits et les détourne trop souvent des voies véritablement scientifiques ; et je voudrais vous persuader que la médecine n'est pas tout entière dans sa réalisation comme produit matériel.

Toutefois, même sous ce point de vue, la science des temps qui nous ont précédés n'est pas tout à fait sans valeur ; mais je dois me hâter d'ajouter que toutes les époques n'offrent pas ici, comme pour la spéculation pure, la même importance, la même utilité. Ainsi. pour ne vous en citer qu'un exemple, tout ce qui a été fait avant les immortels travaux de Morgagni sur le diagnostic anatomique des maladies et sur leur nature est en grande partie sans application immédiate.

Pourquoi d'ailleurs faire toujours consister l'histoire de la médecine

dans l'examen des plus anciens monumens de l'antiquité et ne la voir jamais apparaître que chargée de la poudre séculaire des bibliothèques? L'histoire est de tous les temps; le livre d'aujourd'hui sera demain de son domaine; nous touchons de tous côtés à l'histoire. Le dix-huitième siècle vient de finir; le connaissons-nous? Savons-nous ce que nous devons et ce que nous pourrions encore emprunter à l'Académie de chirurgie, à la société royale de médecine? Avons-nous exploré les livres et les recueils publiés il y a cinquante ans, soit en France, soit surtout à l'étranger?

Depuis la renaissance, une partie notable des recherches de physiologie, d'anatomie, de pathologie médicale ou chirurgicale, nous ont fourni des résultats qui font en quelque sorte partie intégrante de la médecine actuelle; mais il reste encore beaucoup à glaner dans les immortels travaux de cette pléiade d'illustres médecins, qui se sont succédé depuis *Ambroise Paré*, le restaurateur de la chirurgie moderne, depuis *Morgagni*, le créateur de l'anatomie pathologique et de la médecine positive, depuis *Harvey*, dont l'influence a été si profonde, si étendue sur le développement de la méthode expérimentale, enfin depuis *Vésale*, ce prince de l'anatomie humaine comme *Galien* l'avait été de celle des animaux.

Si, franchissant les âges, vous cherchez dans Hippocrate et même dans Galien le secret d'une thérapeutique rationnelle ou d'un diagnostic assuré et expérimental, je vous dirai que vous exigez de ces auteurs des résultats auxquels il leur était impossible d'arriver, bien que leurs écrits nous fournissent quelquefois des notions si positives et si avancées qu'elles commandent l'admiration des esprits les plus prévenus; mais si vous apportez une critique sérieuse dans l'étude de leurs œuvres, ce que vous devez surtout leur demander, ce sont des méthodes générales, des vues d'ensemble sur l'homme, sur la maladie, sur la nature.

Dans Hippocrate, par exemple, vous trouverez comme les gardiennes de la médecine antique, et comme sa plus grande gloire, l'étude de l'état général admirablement mise à profit, en l'absence du diagnostic des espèces particulières de maladies; vous y trouverez l'appréciation élevée de l'influence des agens et des circonstances extérieures sur l'homme sain ou malade. Enfin le livre *de l'Ancienne médecine* vous fera connaître le jugement ferme et indépendant que le vieillard de Cos a porté sur les doctrines médico-philosophiques qui régnaient de son temps.

Galien doit être considéré comme ayant régularisé la méthode expérimentale, comme ayant jeté les premières bases du diagnostic anatomique. Mais ce fut une étrange destinée que la sienne. Pendant tout le moyen-âge, où ses écrits furent consultés comme des oracles infaillibles; où nul n'osait émettre une opinion qu'il ne l'eût soumise à ce tribunal sacré, ses doctrines

vraiment scientifiques et progessives, ses découvertes utiles restèrent complètement incomprises et infructueuses; au contraire toutes ses idées fausses ou ridicules, toutes ses théories à perte de vue, tous ses problèmes oiseux, toutes ses explications les plus singulières, furent suivies avec une incroyable ardeur; et puis au moment où la médecine devenait apte à profiter des inépuisables richesses accumulées dans ses volumineux écrits, le goût de l'érudition s'effaçait, les restaurateurs de la science dédaignant les sources de l'antiquité ne crurent plus qu'en eux seuls, et firent reculer la médecine en prétendant la faire avancer.

Durant une grande partie du moyen-âge les connaissances de l'antiquité demeurèrent à peu près stériles, jusqu'à ce qu'enfin par une évolution, en apparence spontanée, mais laborieuse, l'âge moderne fut poussé, par une loi nécessaire, à reprendre et à développer, presque sans en avoir conscience, l'œuvre des temps antérieurs.

Ainsi, Messieurs, rien ne se perd dans la science, non plus que dans la nature; les idées se transforment, se substituent les unes aux autres, tantôt vivantes et actives, tantôt paraissant mortes comme la semence confiée à la terre, mais n'attendant qu'un soleil favorable pour éclore de nouveau. C'est dans ce sens qu'on peut dire la médecine perpétuelle, et, jusqu'à un certain point, progressive.

Quoi qu'il en soit, je ne crains pas de le dire, ce n'est pas avant longtemps qu'il sera possible d'apprécier l'utilité immédiate, palpable, de l'histoire de la médecine dans les détails de la nosographie. La biographie, la bibliographie seules ont été traitées avec les développemens convenables, sinon avec la perfection qu'on pourrait souhaiter; au contraire l'histoire de l'art, ce que M. Dezeimeris a appelé, dans ces derniers temps, l'histoire *intrinsèque*, est encore à faire; jusqu'à ce qu'on ait produit une sorte d'inventaire critique de tout ce que renferment, au moins les auteurs principaux, on ne saurait ni reconnaître les avantages réels de l'histoire, ni, par conséquent, élever un doute raisonnable sur les résultats qu'elle peut fournir.

Pour un assez grand nombre d'affections, il n'est pas besoin, je le sais, d'approfondir leur histoire afin de les connaître et les traiter; je n'ignore pas non plus que parmi les maladies, beaucoup ont été si mal déterminées par les anciens, et même par les médecins plus modernes, qu'il serait d'une extrême difficulté de les diagnostiquer dans leurs ouvrages. La science ou l'érudition peuvent seules gagner quelque chose à l'examen patient et minutieux de ces problèmes enveloppés d'une obscurité presque impénétrable; l'art, ou si l'on veut la pratique, ne saurait en tirer aucun profit. Enfin il est des maladies à peine connues, ou tout à fait ignorées

de l'antiquité ; pour celles-là, les secours de l'histoire ne sauraient être invoqués. Mais il n'en est pas ainsi d'un grand nombre d'autres qui ont été reconnues, délimitées avec assez de rigueur par les anciens, et qui se présentent d'ailleurs avec des traits si caractéristiques, si constans, qu'on ne pourrait sans inconvénient se priver des lumières de l'antiquité, soit pour leur étude, soit pour leur traitement.

Qui oserait en effet affirmer que la médecine moderne, malgré la sévérité de son diagnostic, malgré l'exactitude de ses recherches anatomico-pathologiques, possède seule le secret de la thérapeutique ? Nos prédécesseurs, plus empiriques peut-être dans la pratique, bien que plus raisonneurs et plus partisans des systèmes *à priori* dans la théorie, nous ont laissé des règles précises de traitement et de nombreux exemples des bons résultats qu'ils obtenaient par des moyens qui ne sont pas toujours semblables à ceux que nous employons.

Si les médecins étaient tentés de contester la vérité de ces assertions, je suis assuré d'avoir au moins l'assentiment des chirurgiens érudits ; plusieurs, à l'aide de données historiques, ont agrandi sur certains points le domaine de la pathologie chirurgicale, en rappelant des procédés opératoires oubliés, et en ramenant à leurs véritables principes des méthodes de traitement actuellement en usage, mais dues au génie des anciens.

Me faut-il ajouter que l'histoire peut seule nous rendre compte des transformations que subissent les maladies suivant les temps et les lieux ? Modifiée par les circonstances physiques, politiques ou autres, la constitution de l'homme présente, dans le cours du temps, de notables variations ; aussi, le même élément morbide ne se développe pas toujours en lui d'une manière identique ; les maladies ne sont donc pas plus semblables à elles-mêmes, aux différentes phases de l'humanité, que chez les divers individus pris isolément ; or, toutes ces modifications doivent exercer une influence notable sur la thérapeutique.

L'étude de l'étiologie générale ou spéciale trouve également un secours efficace dans l'histoire, qui devient en même temps une source précieuse de prophylaxie. On ne saurait nier non plus que certaines maladies disparaissent, tandis qu'il en surgit de nouvelles ; il est aussi des affections si rares qu'il serait impossible de les reconnaître si les premiers observateurs ne nous avaient pas laissé leur signalement.

Enfin, et pour dernière considération, l'histoire des affections virulentes ou épidémiques fait si bien partie intégrante de la description nosographique de ces maladies, qu'on ne saurait l'en séparer. Comment, en effet, connaître certaines formes de l'aliénation mentale, la peste, la petite-vérole, la syphilis, lorsqu'on ignore leur histoire ?

S'il est impossible de faire l'histoire d'un homme ou d'un peuple, de le connaître et de l'apprécier tout entier, en s'occupant exclusivement de son développement particulier, en le regardant comme un tout, comme un être isolé et complet, sans avoir égard à la formation de ses rapports successifs avec le monde extérieur, il ne l'est pas moins d'écrire celle d'une maladie en ne s'occupant que de son cours individuel, sans faire de ses diverses manifestations un sujet de recherches attentives. C'est seulement par l'union intime et constante de l'histoire extrinsèque et de l'histoire intrinsèque que nous pouvons arriver à la véritable histoire de la maladie qui, dans ce sens, peut être définie avec Rosenbaum :

« *L'exposition génétique des phénomènes de la maladie dans ses* » *différens rapports, chez les différens individus, dès la première* » *époque de son origine et de l'observation, jusqu'au moment même* » *de l'exposition.* En d'autres termes, et plus brièvement : *l'histoire* » *d'une maladie est l'exposition génétique de son développement, de* » *sa formation complète dans le temps et dans l'espace.* »

Mais pour que l'histoire offre tous les avantages que je lui reconnais, elle exige de la part de celui qui l'écrit des conditions qui semblent en quelque sorte s'exclure, tant elles supposent d'études variées et étendues. Ces conditions sont l'alliance d'une connaissance profonde de l'antiquité à une étude non moins sérieuse de la science actuelle, de ses principes, de ses méthodes et de ses plus petits détails; ce qui est inutile ou indifférent pour le praticien, et même pour le médecin savant, conduit souvent l'historien, par des voies détournées, à l'interprétation d'une idée obscure ou d'un fait difficile à analyser.

Autant il y a de vague chez les auteurs anciens, autant il faut de précision chez celui qui commente les ouvrages qu'ils nous ont laissés; leur manière d'observer la nature et de transmettre le résultat de cette observation est différente de la nôtre ; négligeant les points qui nous paraissent les plus importans, ils s'arrêtent sur d'autres que nous ne prenons en aucune considération ; séparant ce que nous nous efforçons de réunir, ils assemblent ce que nous prenons grand soin de disjoindre ; de là naissent des difficultés souvent inextricables pour confronter la science d'hier avec celle d'aujourd'hui.

Cependant, sans cette dernière condition, il n'y a point d'études historiques possibles, ou du moins il n'y a ni critique à y introduire, ni profit à en tirer ; car, je ne saurais le proclamer assez haut, les faits et les doctrines qui nous viennent de l'antiquité n'ont leur sanction, et n'atteignent, pour ainsi dire, leur entière signification et leur complet développement, que par leur comparaison avec les faits et les doctrines de la médecine

contemporaine. Cette vérité me semble avoir à peine besoin de démonstration. N'est-il pas évident, en effet, que pour apprécier la valeur absolue des résultats auxquels les anciens sont arrivés, pour établir les points de contact et les différences qui existent entre leurs opinions et les nôtres, il importe de savoir précisément à quoi nous avons à faire, et de déterminer ce que leurs observations signifient pour nous ?

Nous pouvons nous abstraire jusqu'au point de nous représenter assez exactement ce que les anciens se figuraient par telle ou telle maladie ; mais nous ne parviendrions jamais à donner, pour nous, un corps, une réalité à ces descriptions, si ce n'est par un retour vers l'observation de la nature telle que nous la comprenons.

Quand on parle de *pneumonie*, de *méningite* et de *phthisie*, tous les médecins s'entendent entre eux, et se représentent à l'instant l'état pathologique dont il s'agit; si, au contraire, nous trouvons dans les anciens les mots *phthisie*, *péripneumonie*, *maladie cardiaque*, *phrénitis*, *léthargus*, etc., nous ne saurions nous figurer la vraie nature de ces états pathologiques, si ce n'est par un diagnostic rétrospectif et comparatif.

Mais il importe de tracer ici quelques règles à suivre, et de montrer les nombreux écueils à éviter.

Les anciens n'avaient point de classifications systématiques des maladies, je veux dire de nosographie et de nosologie régulières; c'est à peine même si on trouve un ordre topographique dans la collection hippocratique. Galien et ses successeurs décrivent en général les maladies *a capite ad calcem ;* quelques-uns mettent en tête les fièvres, comprenant sous cette dénomination une partie des maladies inflammatoires, surtout celles de l'abdomen; car ils avaient très bien distingué les affections de la tête et de la poitrine.

Cette absence de classifications systématiques tient, sans doute, au peu de rigueur que les anciens apportaient dans toutes les conceptions scientifiques, rigueur qui date seulement des progrès de l'histoire naturelle ; car c'est aux naturalistes que nous devons la première idée de nos nosologies.

On se représente aisément l'extrême confusion que dut entraîner, dans la distinction des espèces morbides, cette absence de classification, jointe au défaut de connaissances anatomico-pathologiques ; aussi voyons-nous perpétuellement des choses dissemblables réunies sous un même nom, et les mêmes choses séparées par des noms différens. Comment s'étonner d'un pareil désordre, puisque nous le retrouvons même de nos jours ? Je ne saurais vous en rapporter un exemple plus frappant, qu'en vous rap-

pelant les divergences d'opinions qui ont eu cours depuis cinquante ans sur le nom et la nature de la fièvre typhoïde.

Le premier soin à prendre pour débrouiller ce chaos, est d'isoler avec exactitude les espèces morbides telles que les anciens les ont comprises, en s'attachant à ne pas leur faire dire autre chose que ce qu'ils ont vu et conçu.

Ce travail achevé avec une entière liberté d'esprit, en se faisant en quelque sorte ancien, ou plutôt contemporain de chacun des âges qu'on étudie, c'est-à-dire en se dépouillant de l'esprit, des méthodes et des élémens de diagnostic de la science moderne, pour accepter seulement ceux de la science passée, il reste à établir, entre ces espèces morbides et celles que nous admettons, une correspondance aussi rigoureuse que le permet l'interprétation critique des textes; car ce serait fausser gravement l'histoire que de prêter dans ces rapprochemens aux anciens une science qu'ils n'avaient pas, et que même il leur était impossible d'acquérir.

Nous possédons un moyen de fixer, approximativement au moins, la limite qu'ils pouvaient atteindre dans la connaissance des maladies. Nos prédécesseurs travaillaient sur le même fonds que nous ; ce fonds ne saurait changer absolument, et la manière de l'étudier n'est pas si radicalement différente qu'il n'y ait un grand nombre de traits de ressemblance entre les observations anciennes et les nôtres; nous pouvons donc être assurés par avance de retrouver une partie des élémens de diagnostic, soit en interrogeant certains groupes d'affections déterminées, soit en parcourant une plus grande étendue du champ de la pathologie.

Une fois que par ce long et pénible labeur, qui ne peut s'exécuter qu'au moyen des livres, ou en consultant ses propres souvenirs, on est arrivé à une détermination plus ou moins précise, il faut s'assurer, en interrogeant la nature elle-même, jusqu'où les anciens pouvaient aller dans la connaissance de l'essence et de la forme des maladies, avec leurs moyens de diagnostic, avec leurs notions anatomiques et physiologiques, obscurcies encore par leurs théories. Il nous suffira, pour cela, de réduire artificiellement notre esprit à ces mêmes notions, de n'employer que les mêmes ressources, et de voir à quels résultats nous pouvons arriver en procédant de cette façon dans l'étude clinique des maladies.

Pour nous assurer nous-mêmes, en même temps, de l'exactitude et de l'étendue de ce premier diagnostic, pour avoir la mesure exacte de celui des anciens, nous aurons recours à nos méthodes expérimentales et objectives, méthodes dont nous aurons fait un moment abstraction.

Nous devons, toutefois, nous tenir en garde contre une chance d'erreur, sinon absolue, du moins relative : c'est que les anciens étaient beaucoup

plus habiles que nous à se servir, comme élémens de diagnostic, de certaines données générales que nous avons à peu près entièrement négligées; le premier soin de l'historien sera donc de faire une étude clinique sérieuse de ces élémens autrefois si en faveur et portés à un haut degré de perfection, puisqu'ils étaient les seuls qu'on pouvait mettre en usage.

Du reste, j'ai appliqué cette méthode, non pas seulement à la médecine, mais à la chirurgie, à la physiologie et à l'anatomie, recourant à la nature aussi souvent que je le puis, toutes les fois qu'il s'agit d'un fait douteux ou d'une idée obscure; l'expérience et l'observation directe deviennent ainsi, avec la critique des textes, les véritables bases de l'histoire de la médecine.

Il ressort de ce qui précède que j'accepte la science telle qu'elle est constituée aujourd'hui dans les livres et dans les écoles, comme le *criterium* le plus solide de la science antérieure; ce n'est point à dire pour cela que la première soit, à mon avis du moins, l'expression du dernier progrès; qu'il ne reste plus rien à l'avenir, et qu'on n'a plus rien à demander au passé; mais l'avenir n'est point en mon pouvoir; je ne saurais aller au-delà de l'existence et de la réalité; j'ai foi au présent et aux immenses travaux entrepris d'après une méthode plus rigoureuse que celle de nos prédécesseurs; quant au passé, j'espère pouvoir me dégager assez des préoccupations actuelles pour croire que les acquisitions modernes ne sauraient annuler ce qui a été fait jusqu'à nous : question délicate et ardue qui appartient à la fois au dogme et à l'histoire, et qu'il faut traiter avec une extrême circonspection.

Il y a des faits oubliés à remettre en lumière, des méthodes à réhabiliter, des doctrines à faire revivre; il faudra donc bien dépasser notre sphère, quand nous ne trouvons pas chez les contemporains les élémens suffisans pour résoudre les problèmes qui s'offrent à nous; c'est ainsi que l'histoire même nous viendra en aide pour juger l'histoire.

J'ai avancé que le besoin, j'aurais dû dire le devoir, le plus impérieux de l'historien de la médecine est de comparer l'héritage des siècles passés avec les acquisitions de la science moderne; par ce seul fait, c'est déjà rejeter et presque réfuter cette doctrine désolante, professée par Kurt Sprengel en tête de son *Histoire pragmatique de la médecine* : « En » étudiant cette partie de la science, dit-il, on se persuade, avec Pyrrhon » d'Elée, que le moyen d'approfondir est de suspendre son jugement, et » que le parti le plus sage est de voir toutes les opinions avec l'œil de l'in- » différence, etc. »

Mais quel homme ayant quelque sentiment de lui-même ose regarder

l'erreur du même œil que la vérité? Qui ne sent en soi l'irrésistible désir de distinguer l'une de l'autre, de repousser la première et de défendre la seconde? Le scepticisme ferait presque douter de l'existence de la vérité; il condamne l'esprit à de perpétuelles hésitations, et le monde à un doute éternel. D'ailleurs, Messieurs, défiez-vous de ceux qui inscrivent le scepticisme au frontispice de leurs livres; au fond de leurs écrits la passion ou l'esprit de système remplace le plus souvent l'impartialité dont ils se vantent; Sprengel lui-même en est la première preuve.

S'il est contraire aux droits de la raison d'étudier l'histoire en restant dans le scepticisme, il n'est pas moins contraire aux droits de la vérité de se renfermer, pour cette étude, dans un système exclusif. Véritables lits de Procruste, les systèmes ne peuvent comprendre légitimement et sans efforts qu'un certain nombre de faits; les autres, lorsqu'ils ne se montrent pas trop réfractaires, sont tiraillés ou mutilés; quand ils se refusent absolument à rentrer dans ces limites étroites et factices, on les retranche impitoyablement.

Je ne crains donc point de l'affirmer, Messieurs, s'il est très difficile de construire d'une manière un peu solide l'édifice de la science en prenant pour base un système exclusif, il est impossible de l'imposer comme *critérium* à l'histoire; la seule raison que je veuille vous en donner aujourd'hui, c'est que l'histoire est précisément la consécration de ce fait, ou plutôt de ce principe, qu'aucun système, quelque apparence de grandeur et d'originalité qu'il présente, quelle que soit la profondeur et l'étendue de son influence, ne contient la vérité absolue, n'admet l'universalité des faits ou des idées.

Voyez, du reste, les partisans des systèmes ou leurs disciples aux prises, je ne dis pas ici avec la pratique, cela n'est pas de mon sujet, mais avec l'histoire, et vous me direz comment ils la comprennent, ou plutôt, permettez-moi le mot, comment ils la défigurent. Vous connaissez tous, Messieurs, le célèbre *Essai sur les doctrines médicales*; vous avez sans doute aussi entendu parler d'un livre sur *la Doctrine d'Hippocrate,* par M. Houdart. Ici c'est le maître qui juge tous les temps antérieurs au sien, toutes les doctrines qui l'ont précédé; là, c'est le disciple qui étudie une question particulière au point de vue de la médecine physiologique; n'est-ce pas d'un côté le génie et de l'autre le talent mis au service de la cause la plus anti-historique?

Toutefois cette proscription des systèmes n'est pas si radicale qu'on pourrait le croire au premier abord : libérale et tolérante par sa nature, née de tous les temps et de toutes les écoles, l'histoire proclame en même temps que chaque système, contenant en soi un germe fécond,

laisse après lui certains points de doctrine solidement établis, et un nombre plus ou moins considérable de faits rigoureusement démontrés.

Se plaçant donc au-dessus des préoccupations et de la dangereuse vanité des systèmes, l'historien n'a besoin que d'une méthode à l'aide de laquelle il juge la valeur des faits et la réalité des doctrines qui les réunissent. Mais deux méthodes sont en présence aussi bien en médecine qu'en philosophie et dans les autres sciences : l'une est la méthode expérimentale, elle raisonne seulement sur les faits qu'elle saisit par l'observation directe ou *autopsie;* elle ne s'élève à leur généralisation que par le procédé de l'*induction;* elle néglige la recherche des causes ocultes ou dernières, ne s'occupe point de la finalité et ne pose point de principes *a priori*. L'autre méthode adoptée plus particulièrement par les dogmatiques, bien qu'elle ne repousse pas l'expérience, repose essentiellement sur la *déduction*, en d'autres termes, sur le raisonnement partant de principes absolus et nécessaires ; elle s'enquiert avec soin de tout ce qui touche aux causes occultes et à la finalité. La première, plus rigoureuse, et jusqu'à un certain point suffisante dans la pratique, ne répond pas à toutes les exigences de la théorie ; la seconde, plus séduisante, mais plus dangereuse quand elle n'est pas employée avec prudence et sévérité, égarerait infailliblement si on l'appliquait seule dans l'exercice de l'art ; elle doit être néanmoins invoquée dans plusieurs questions purement scientifiques ou spéculatives.

Outre que ces deux méthodes sont en réalité les deux voies qui mènent à la connaissance, elles ont présidé dans l'antiquité, comme dans les temps modernes, à la recherche de la vérité en médecine ; il convient donc de les appliquer l'une et l'autre à l'étude de l'histoire, si l'on veut profiter de ses enseignemens, et tirer parti, pour la constitution de la science actuelle, des faits ou des principes qu'elle nous a laissés.

C'est, Messieurs, dans l'union, ou plutôt dans l'application régulière et opportune de ces deux méthodes que je fais particulièrement consister l'*éclectisme*; c'est dans ce sens que je l'accepte et que je me propose de l'appliquer à l'histoire de la médecine. Le choix de ce qu'il y a de bon dans les divers systèmes n'est que le résultat de l'emploi logique de ces deux méthodes ; considéré en lui-même, ce choix ne saurait constituer qu'un *syncrétisme* plus ou moins scientifique.

En introduisant ainsi dans l'histoire un esprit critique, en lui imprimant une direction pratique, on lui rendra certainement la faveur qu'elle mérite, et l'on parviendra à dissiper les préjugés qui éloignent encore de son étude un si grand nombre de médecins.

Retenant de son réformateur un esprit d'égoïsme scientifique, bon en

principe, mais dangereux quand il n'est pas renfermé dans de justes limites, l'école moderne n'a donné aucun encouragement aux études littéraires et historiques; les travaux qui surgissent çà et là en ce genre, ne se rattachent à aucun ensemble, à aucune disposition générale en faveur de cette partie de la science. J'en excepte toutefois, Messieurs, ce monument à la fois scientifique et littéraire, élevé de nos jours à la gloire d'Hippocrate, de la médecine grecque et de l'érudition française, par un savant dont je me glorifie d'être le disciple.

Quelle distance nous sépare de ce XVIe siècle, où les œuvres complètes de Galien, en cinq volumes in-folio, comptaient dix éditions chez les JUNTE, trois chez les FROBEN et plusieurs encore chez d'autres imprimeurs; où les éditions d'Hippocrate étaient multipliées à l'infini; où les anciens étaient lus et étudiés par les médecins comme les classiques par les érudits ! Marchant dans d'autres voies, négligeant la tradition du passé, nous travaillons exclusivement au développement intérieur de la science et de l'art; nous n'avons foi qu'en nous-mêmes et en nos moyens d'observation; si quelques médecins vouent encore une sorte de culte aux anciens; si quelques-uns même écrivent sur leur bannière le nom d'Hippocrate, ils ressemblent malheureusement trop souvent à ces gentils qui, dans leur crainte superstitieuse, élevaient un autel au *Dieu inconnu*.

Loin de moi cependant la prétention et le désir de faire revivre le temps où les médecins anciens, placés dans une sorte de sanctuaire, étaient consultés comme des oracles; où les dogmes scientifiques étaient sacrés; où l'on aimait mieux accuser la nature qu'Hippocrate, Galien et Avicenne. Ce temps, Messieurs, ne peut plus revenir ; une étude sévère et éclairée, une discussion indépendante, une critique libre, doivent succéder à une soumission aveugle et passive, et remplacer l'immuable autorité. Il faut que les doctrines actuelles nous donnent la clé des doctrines antiques, en même temps qu'elles s'éclairent à leur flambeau ; il faut que l'histoire ne soit pas seulement la *Messagère des temps*, mais qu'elle devienne l'institutrice des générations présentes par les générations passées, et qu'elle serve en même temps de préparation aux progrès de la science dans l'avenir.

Typographie FÉLIX MALTESTE et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 18.